# Jean-Jacques Chouet, « Chronique militaire : tactique et moyens de combat à l’âge atomique », *La Tribune de Genève* (14 octobre 1954)[[1]](#footnote-1)

[fr] L’article analyse les conséquences de l’arme atomique sur la stratégie et la tactique militaires. Si certains théoriciens ont prédit la fin des armées classiques, l’auteur souligne que les moyens conventionnels restent indispensables pour protéger les bases, exploiter une victoire et faire face à des représailles. Il décrit les contraintes propres aux armes atomiques tactiques (coût, rayon d’efficacité, radioactivité résiduelle) et les conditions de leur emploi, qui privilégient la surprise, la dispersion et la mobilité des troupes, notamment motorisées et blindées. Diverses expériences menées aux États-Unis, en Europe et en Suède orientent vers des unités plus légères et autonomes. Enfin, Chouet s’interroge sur l’adaptation de ces principes à l’armée suisse : dispersion et incrustation dans le terrain sont déjà acquises, mais la motorisation et l’autonomie des groupements posent encore problème. Il conclut que la capacité des troupes — et de la population civile — à s’abriter dans le sol devient une question de survie face à l’attaque atomique.

[de] Der Artikel untersucht die Auswirkungen der Atomwaffe auf Strategie und Taktik. Während einige Theoretiker das Ende der klassischen Armeen voraussagen, betont der Autor, dass konventionelle Mittel weiterhin unverzichtbar bleiben, um Basen zu schützen, Siege auszunutzen und Vergeltungsschläge zu überstehen. Er beschreibt die besonderen Bedingungen des taktischen Atomwaffeneinsatzes (Kosten, Wirkungsradius, Reststrahlung) und die Anforderungen an ihren Einsatz, die Überraschung, Zersplitterung und Beweglichkeit der Truppen – insbesondere motorisierter und gepanzerter Einheiten – begünstigen. Verschiedene Versuche in den USA, Europa und Schweden weisen auf leichtere und autonomere Verbände hin. Chouet fragt schließlich nach der Anpassung dieser Grundsätze an die Schweizer Armee: Während Zersplitterung und Einbettung ins Gelände bereits anerkannt sind, bleiben Motorisierung und Autonomie problematisch. Er schließt, dass die Fähigkeit der Truppen – und der Zivilbevölkerung – sich im Boden zu schützen, im Falle eines Atomangriffs über Leben und Tod entscheidet.

[it] L’articolo analizza le conseguenze dell’arma atomica sulla strategia e sulla tattica militare. Se alcuni teorici hanno previsto la fine degli eserciti classici, l’autore sottolinea che i mezzi convenzionali restano indispensabili per proteggere le basi, sfruttare la vittoria e affrontare le rappresaglie. Descrive i vincoli propri delle armi atomiche tattiche (costo, raggio d’efficacia, radioattività residua) e le condizioni del loro impiego, che privilegiano sorpresa, dispersione e mobilità delle truppe, in particolare motorizzate e corazzate. Diversi esperimenti condotti negli Stati Uniti, in Europa e in Svezia orientano verso unità più leggere e autonome. Infine, Chouet si interroga sull’adattamento di questi principi all’esercito svizzero: la dispersione e l’integrazione nel terreno sono già acquisite, ma la motorizzazione e l’autonomia dei gruppi restano problematiche. Conclude che la capacità delle truppe – e della popolazione civile – di rifugiarsi nel terreno diventa una questione di sopravvivenza di fronte a un attacco atomico.

[en] The article examines the impact of nuclear weapons on strategy and tactics. While some theorists predicted the end of conventional armies, the author stresses that traditional forces remain essential to protect bases, exploit victory, and withstand retaliation. He outlines the constraints of tactical nuclear weapons (cost, effective radius, residual radioactivity) and the conditions for their use, which favor surprise, dispersion, and troop mobility, especially motorized and armored units. Experiments in the U.S., Europe, and Sweden point towards lighter, more autonomous units. Finally, Chouet considers how these principles apply to the Swiss army: dispersion and entrenchment are already accepted, but motorization and autonomy remain challenges. He concludes that the ability of troops—and civilians—to take shelter in the ground has become a matter of survival in the face of nuclear attack.

La découverte de l’énergie nucléaire a affecté la stratégie au point que certains théoriciens ont envisagé la disparition complète des armées classiques, et prédit qu’un jour viendrait où la guerre serait conduite et la victoire obtenue par l’emploi exclusif de l’arme nucléaire, transportée par air ou téléguidée. Ces prévisions ne tiennent toutefois pas compte de divers facteurs qui imposent, pour longtemps encore sans doute, le maintien des moyens classiques, et qui expliquent que nulle part on ne songe pour l’instant à y renoncer. La nécessité de protéger les bases atomiques contre une attaque aérienne ou terrestre classique, le besoin de conserver des troupes pour exploiter la victoire atomique et pour briser les résistances qui subsisteraient, sont impérieux pour celui qui voudrait lancer une offensive nucléaire. L’intérêt de ne pas recourir à l’arme atomique peut être supérieur aux avantages qu’en retirerait l’assaillant : ainsi lorsqu’il s’exposerait à des représailles sous lesquelles il risquerait de succomber ; ainsi lorsque l’importance limitée des buts de guerre qu’il poursuit justifie à divers titres, économique, politique, psychologique, le recours aux moyens traditionnels. Quant à celui qui ne nourrit aucun dessein agressif, force lui est de se préparer à toutes les éventualités, celle d’une offensive atomique comme celle d’une attaque de type classique ; et il ne saurait axer toute la préparation de sa défense sur une seule hypothèse.

Avec l’accroissement de la puissance des armes nucléaires, celles-ci tendent en outre à devenir inaptes à la poursuite de tout but de guerre autre que la destruction réciproque des nations qui les détiennent. Les chances de voir les plus terribles d’entre elles rester inemployées en sont ainsi paradoxalement accrues. Et c’est pourquoi, parallèlement au développement des bombes H, formidables instruments de la stratégie atomique, on voit se créer des moyens dont on ne dira pas qu’ils soient à l’échelle humaine, tant est infernale leur capacité de destruction, mais dont l’emploi peut du moins s’inscrire dans le cadre tactique. C’était hier déjà la bombe « standard » du type Hiroshima, d’une puissance de 20 KT, c’est-à-dire équivalente à celle de 20 000 tonnes de trotyl — mais encore faut-il savoir que l’effet destructif ne se multiplie de loin pas dans les mêmes proportions — c’est aujourd’hui le canon de 280 mm tirant un obus de 15 KT à 35 km, ce sera demain la fusée à tête atomique.

Quels seront, sur la tactique des troupes terrestres et sur la nature des moyens de combat qu’elles emploient, les effets de l’apparition de l’arme nucléaire sur le champ de bataille ? On ne peut le prévoir à coup sûr, étant donné que, à l’exception de celles des deux bombes larguées en 1945 sur le Japon, toutes les explosions atomiques provoquées depuis dix ans n’ont fort heureusement été que des expériences de polygone, et qu’on ne peut en conséquence en tirer, sur le plan tactique, que des enseignements théoriques. Cependant, les conclusions auxquelles les experts sont arrivés tant aux États-Unis que dans divers pays européens, tributaires, il est vrai, des mêmes expérimentations américaines, se rejoignent assez exactement pour que l’on voie se dégager déjà les lignes générales de la tactique atomique.

⁂

Il convient d’abord de noter les servitudes de l’arme atomique tactique. Son coût, encore extrêmement élevé (mais pour combien de temps ?) la fait réserver à la destruction de buts rentables, c’est-à-dire de fortes concentrations de troupes ; son rayon d’efficacité, qui est de 2 à 3 km pour le type standard, interdit de l’employer contre un objectif qui ne soit pas au moins à cette distance des premiers éléments de celui qui engage des moyens atomiques, et ceci en admettant que la précision optima soit atteinte ; si l’engin a éclaté au sol ou dans le sol, il faut compter avec la radioactivité résiduelle, qui oblige indifféremment les deux adversaires à se tenir un certain temps hors de la zone contaminée ou à n’y pénétrer qu’avec diverses précautions. Enfin, le bouleversement causé par l’explosion peut dresser devant les troupes chargées de l’exploitation un obstacle sérieux.

Il résulte de tout ceci que, pour l’assaillant, le feu atomique aura sa meilleure efficacité lorsqu’il pourra s’appliquer à une zone large d’au moins 4 à 5 km, et s’abattre sur des troupes fortement concentrées, des bases de feu, des réserves, ou la zone des arrières ; il en résulte aussi que l’exploitation des effets de l’explosion atomique devra être confiée à des formations aptes à pénétrer le plus tôt possible impunément dans la zone contaminée, et capables de se concentrer rapidement après avoir été tenues largement dispersées en prévision d’une contre-préparation atomique. Les troupes motorisées et blindées paraissent répondre particulièrement bien à cette double exigence.

Quant au défenseur, il devra, s’il dispose d’armes atomiques, les utiliser, pour les mêmes raisons, contre les concentrations de troupes de l’assaillant, ou contre celles qui se seraient engouffrées dans la large brèche ouverte par l’attaque nucléaire. Pour lui comme pour l’adversaire, un service de renseignements et une organisation du contre-renseignement efficaces seront la première condition du succès. Mais surtout, il ressort à l’évidence de l’examen des effets des projectiles atomiques que seule une troupe enterrée et largement dispersée pourra survivre, soit parce qu’elle n’aura pas offert de but rentable, soit parce qu’elle sera soustraite en grande partie à l’action de l’explosion. Cela vaut, bien entendu, non seulement pour les combattants du front, mais aussi pour les réserves et les arrières. D’autre part, le défenseur devra être en mesure de passer dans le délai le plus court de la décentralisation protectrice à la concentration nécessaire pour briser l’attaque des forces d’exploitation et pour passer à la contre-attaque. Phase délicate, décisive, requérant, comme pour l’assaillant, mobilités et protection.

Une image contenant Papier photographique, plein air

Le contenu généré par l’IA peut être incorrect.

Il n’y a là, on le voit, aucun principe nouveau. Mais certaines règles tactiques doivent être désormais appliquées avec une rigueur inconnue à ce jour. La surprise devient indispensable, la dispersion prend le caractère d’une exigence vitale, la concentration des moyens deviendrait un facteur de défaite si elle ne s’accompagnait de la mobilité et de la fluidité. Enfin, les effets du feu atomique, qu’ils soient directs ou indirects — que l’on pense, par exemple, à ses conséquences pour le service sanitaire ou l’organisation des transports — sont tels qu’ils atteignent dans sa profondeur le dispositif le mieux construit.

⁂

Les exigences de la tactique atomique ont imposé évidemment une révision de la structure des grandes unités. Et dans ce domaine, quelques essais intéressants ont été faits récemment. On pourrait s’étonner d’ailleurs qu’ils aient été aussi tardifs, si l’on ne se souvenait que, en cette matière, l’évolution est toujours lente, et qu’elle devait l’être *a fortiori* dans le cas particulier, puisque les explosions atomiques dont on peut tirer des enseignements sont relativement peu nombreuses — une soixantaine dans le monde entier — et que la troupe n’a été associée qu’à un petit nombre de ces expériences.

D’une manière générale, on s’oriente vers la formation de divisions plus légères que par le passé, et partant, plus maniables et plus mobiles. Aux États-Unis, certains experts militaires pensent qu’il ne suffit pas d’alléger, comme on le fait, les divisions du type préatomique, mais qu’il convient de réduire systématiquement le poids de tous les matériels, de réaliser un seul type de grande unité apte à être transportée par air — l’arme atomique offre en effet aux troupes aéroportées les meilleures conditions d’exploitation — et de cheniller sans exception, afin de les rendre tous-terrains, tous les véhicules, qu’ils servent au combat ou au soutien logistique. Les Anglais ont procédé déjà à des expériences en vue de la constitution de divisions légères. Enfin, lors des manœuvres qui se sont terminées il y a quelques jours dans le Wurtemberg, les Français ont mis au banc d’essai une brigade légère blindée dite *Javelot*, du nom donné aux exercices dans lesquels elle fut engagée.

La formule française reste fidèle à la formation ternaire ; mais l’un des régiments de la brigade semble être un véritable corps de reconnaissance, largement doté d’EBR (engins blindés de reconnaissance Panhard) qui paraissent sortis de leurs maladies d’enfance, alors que les deux autres sont des groupements combinés permanents, à l’intérieur desquels sont réunis infanterie portée, chars légers AMX-13, artillerie automotrice, DCA, génie, le tout pourvu d’abondants moyens de transmissions. Il ne s’agit pas là, on le voit, d’un instrument de choc tel que le serait une division blindée lourde ; il ne s’agit pas non plus d’un groupement propre à mener longuement une défensive ancrée au terrain. Mais on admet qu’elle doit pouvoir harceler, s’infiltrer, retarder, et qu’elle doit pouvoir surtout forcer l’ennemi à réaliser des concentrations vulnérables à l’arme atomique ; et si c’est l’adversaire qui emploie cette arme, la brigade Javelot est conçue de manière à pouvoir se disperser rapidement et continuer d’agir par cellules indépendantes.

Enfin les Suédois, recherchant eux aussi la protection du combattant dans l’incrustation au sol, et celle des corps de troupes dans une dispersion accentuée, voient dans leurs brigades, unités opérationnelles à l’effectif d’environ 5000 hommes, réorganisées de manière à être autonomes, une formule dont la tactique atomique donne une nouvelle justification.

⁂

Ces diverses expériences sont-elles, sans autre forme de procès, applicables à la Suisse et à son armée ? Si l’on part de la constatation que nous sommes, pour un temps indéterminé, hors d’état de produire des armes atomiques, c’est évidemment la réaction défensive qu’il nous importe de connaître et d’exercer, bien que l’on puisse soutenir avec quelque vraisemblance que, dans l’état actuel des choses, les moyens nucléaires seraient réservés à des objectifs stratégiques plus importants, et que notre sol accidenté ne crée pas les conditions les plus propices à leur emploi.

Une image contenant texte, livre, mammifère, plein air

Le contenu généré par l’IA peut être incorrect.

La certitude de devoir combattre en état d’infériorité aérienne générale nous a dès longtemps conduits à admettre la nécessité absolue de la dispersion et de l’incrustation profonde dans le terrain. Il n’y a donc sur ce point, rien à modifier à nos conceptions dont il convient bien plutôt de pousser et d’étendre l’application. Et dans ce domaine, nous sommes encore loin d’avoir acquis les réflexes indispensables. Le problème de la mobilité, nécessaire, comme on l’a vu, pour passer dans un temps minimum de la décentralisation protectrice à la concentration efficace, se pose pour nous en des termes assez particuliers. La motorisation est certes un facteur essentiel de cette mobilité. Elle a cependant ses limites, marquées par la nature du terrain. Un sol accidenté, coupé, couvert, atteint bientôt le point de saturation. Si on le dépasse, le véhicule à moteur n’augmente plus la mobilité ; il l'entrave. Pourrions-nous aller très loin encore dans la motorisation de notre armée sans courir ce risque ? C’est, à notre humble avis, fort douteux. Il nous faut donc admettre que, dans la bataille atomique, nos possibilités de concentration resteront limitées dans l’espace. Il n’en va d’ailleurs pas autrement aujourd’hui déjà.

On peut se demander enfin si la notion d’autonomie des groupements de combat, sous-multiples de la division, ne devra pas prendre, chez nous aussi, un caractère permanent, et s’il n’y a pas là un remède à la difficulté de concentration. On ne se chargera pas de trancher ici cette question. Mais ce que l’on peut affirmer, c’est que l’aptitude de notre troupe à s’abriter dans le sol, elle, ses armes, ses vivres, son matériel, est désormais, dans l’éventualité d’une attaque atomique tactique, une affaire de vie ou de mort.

Il est permis, au reste, d’en dire autant de la population civile exposée à une agression atomique de caractère stratégique. Mais cela, on ne semble pas l’avoir encore compris en Suisse.

1. [https ://www.e-newspaperarchives.ch/ ?a=d&d=TDG19541014-01.2.27](https://www.e-newspaperarchives.ch/?a=d&d=TDG19541014-01.2.27) [↑](#footnote-ref-1)